

Lundi 22 novembre 2004

SÈTE Actualité

9

Débat

Art et drogue, les faux amis

Organisée en marge de l'exposition Narcochic, narcochoc qui se tient au Musée des Arts Modestes et à l'occasion de la semaine départementale de prévention des toxicomanies 2004, une rencontre-débat "Création sous influence" a été proposée vendredi 19 novembre à la médiathèque François Mitterrand. Le thème de cette discussion était de s'interroger sur les liens complexes qu'entretient l'art avec l'usage des drogues.

Pour ce débat, Emmanuelle Retaillaud-Bajac (historienne), Joël Bockaert (biologiste moléculaire), Robert Brès (psychiatre), Hervé Di Rosa (artiste plasticien) ainsi que Patrice Amine (critique d'art) étaient présents devant un public nombreux et hétéroclite (lycéens, artistes...).

Le recours aux narcotiques par des générations d'artistes et l'influence même qu'opèrent ces pratiques sur leur cote auprès des publics, se confondent en effet avec l'histoire de la création artistique.

Les drogues et la littérature

Emmanuelle Retaillaud-Bajac, agrégée d'histoire et maîtresse de conférence à l'université de Tours nous a éclairés passionnément sur l'évolution des drogues et des liens qu'entretenaient de nombreux écrivains et poètes à partir du 19^e siècle avec elles. En effet, à cette époque, on commence à concevoir que les drogues peuvent se prêter à une expérimentation d'ordre artistique. Certaines drogues, utilisées alors de

manières banales et courantes pour leurs vertus thérapeutiques telles que l'opium (antalgique) vont attirer de nombreux écrivains qui vont s'intéresser à leurs effets extra médicaux. Thomas de Quincey, auteur anglais, est le "le écrivain de la drogue". Sous opium ; il écrira en 1821, "Les Confessions d'un mangeur d'opium". On assiste donc à la tentative de faire de la drogue un matériau littéraire et ainsi décrire ses impressions via l'usage de l'opium. Mais il se rend rapidement compte que cette drogue a fini par annihiler toute volonté et interdire la limite de la création. Mais le phénomène deviendra "à la mode".

Puis vers 1840, le docteur Moreau, un français, aliéniste, va expérimenter sur lui-même de la confiture de haschich avec l'ambition de comprendre le mécanisme de la folie. Il organisera des réunions à Paris qui accueilleront Théophile Gautier chez qui le haschich provoquera une perception de soi "agrandie, sensibilisée, excitée démesurément, (...)" ainsi que Baudelaire, qui, après expérimentation, sera séduit ("Les Paradis Artificiels") mais aussi la condamnera : "elle permet des merveilles, fait voir l'invisible mais elle ne permet pas d'y accéder".

Cependant, vers la fin du 19^e siècle, le regard change et on décrit la drogue comme "nocive" et on parlera même de "toxicomanie". Au fil du temps, le haschich sera écarté au profit d'autres substances et la littérature concurrencée par d'autres modes d'expression, sans que s'interrompe la recherche dans la consommation de drogues censée amplifier l'expérience créatrice.

Ainsi le 20^e siècle verra l'apogée de l'opium capable de donner "forme à l'informe" (Cocteau). Cependant, précisons que certains écri-



Les intervenants du débat "Création sous influence" à la Médiathèque François Mitterrand (photo LL)

vains utilisaient ces drogues comme sorte de "médicaments" : Antonin Artaud prenait de l'opium comme antidépresseur mais n'avait pas d'ambition de produire sous son effet ainsi que Cocteau qui à la fin de sa vie était dépendant et utilisait la drogue pour être "normal".

Dans les années 30, les "surréalistes" tels que Aragon ou André Breton vont rejeter le recours aux drogues et promouvoir des méthodes naturelles. Puis viendront le LSD, la cocaïne, vecteurs de l'écllosion de la contre-culture américaine et l'ecstasy dans l'univers techno.

Nous ne sommes pas tous égaux face aux drogues

Joël Bockaert (biologiste moléculaire et professeur) informe sur les méfaits de la drogue, notamment sur la cocaïne. Elle était surtout utilisée chez les Incas qui mâchait des feuilles de coca pour mieux travailler. Il précise que "quand la cocaïne est extraite, elle a des conséquences dramatiques". Freud

vers 1820 a été, selon le docteur, le "1^{er} dealer de cocaïne" en Europe, ce qui lui a valu d'être banni de l'ordre des médecins.

Il explique : "La cocaïne va agir aux niveaux du cerveau et va stimuler les neurones dopaminergiques (...). La prise de drogue, au début est récréative, elle devient addictive chez un certain nombre d'individu car le cerveau est modulé depuis votre 1^{er} jour, votre environnement. Nous ne sommes pas tous égaux face aux drogues". Il ajoute "pendant la période d'addiction, la personne est sous le contrôle total de la drogue, elle est sa seule préoccupation, donc la création n'est plus prioritaire".

Quant à Robert Brès, psychiatre et responsable médical de l'Unité de Soins pour Grands Adolescents, il connaît bien le problème en y étant confronté tous les jours. "Les jeunes ont du mal à communiquer, à exprimer leur mal-être. Ils sont perplexes de ce qui est sorti d'eux après l'absorption d'une drogue. Ils se droguent

pour apaiser leurs souffrances pour arrêter de "se prendre la tête". On les aide à s'ouvrir, notamment par le biais de la création artistique mais le travail d'écllosion nécessite du temps alors que notre société veut qu'on aille vite".

Vision d'un artiste

Hervé Di Rosa, artiste plasticien sèteois et mondialement reconnu, relate son expérience : "dans les années 80 ; on était fasciné par la musique, le rock and roll. Pour nous, certains groupes tel que "the Velvet underground" était des mythes alors qu'ils se droguaient. Avec les drogues, les gens s'enferment dans une esthétique, il n'y a plus de prise de risque. Pour moi, la drogue et la création ne sont pas parallèles".

On regrettera, cependant, l'absence dans le débat d'un bilan de l'art et la drogue à l'heure actuelle dans la musique (reggae, techno) et dans la peinture ainsi qu'une prise de parole un peu plus exhaustive d'Hervé Di Rosa.

Laurence LADEN